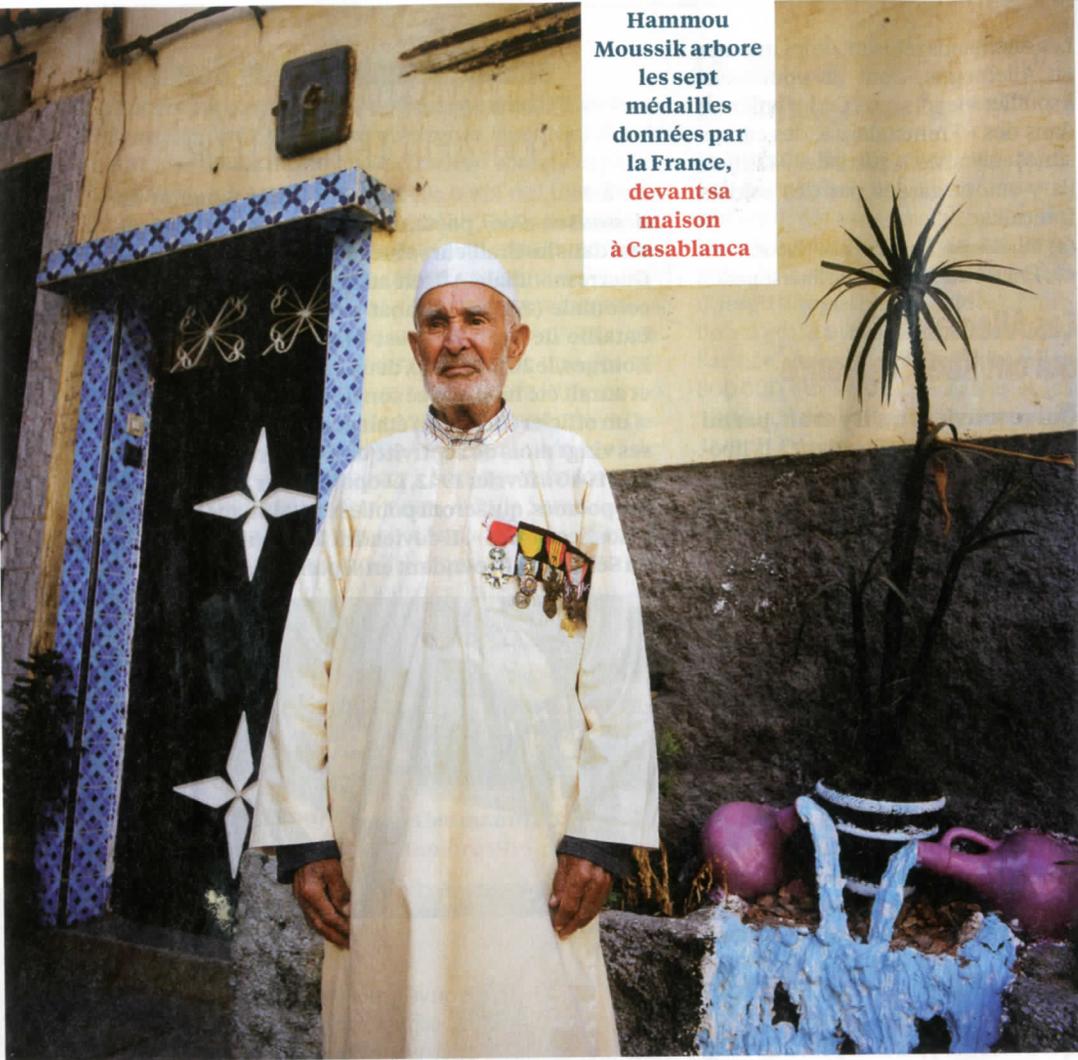


Hammou Moussik arbore les sept médailles données par la France, devant sa maison à Casablanca



moins (1). C'est un vieil homme sec et vif, en djellaba, qui grimpe sans faiblir les étages de sa maisonnette, dans le quartier populaire de Sidi Othmane, dans le sud de Casablanca. Il vit chichement avec une de ses filles, Aïcha, sexagénaire toujours célibataire, il ne sait ni lire ni écrire, ne parle pas le français... Mais il conserve dans le placard de sa chambre un morceau de velours rouge où sont accrochées les sept médailles que lui a données la France. La légion d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre 39-45 avec étoile de bronze... Hammou Moussik a servi dix ans et dix mois. Il a été envoyé sur le front tunisien en janvier 1943, il a participé à la libération de la Corse en septembre, aux combats de l'île d'Elbe en juin 1944, au débarquement en Provence au mois d'août, à l'occupation de l'Allemagne jusqu'en novembre 1945, et puis encore à la guerre d'Indochine en juin 1950, comme *moqqadem aouel* (sergent-chef). Sa guerre tient à présent dans une enveloppe en papier. Il y a glissé son livret militaire, rempli à la main d'une écriture serrée, qui raconte mois après mois le « *détail des services et mutations diverses* » et sa carte du combattant qui lui vaut une retraite de 669 euros par an.

C'est un homme des montagnes, comme on dit de l'autre côté de la Méditerranée, qui a grandi sur des terres arides, à 1300 mètres d'altitude. Fils unique d'une veuve, il gardait des chèvres, des moutons, des vaches, cultivait un peu de blé et d'orge. Chaque année, se souvient-il, une campagne de recrutement était organisée par l'armée. Il a décidé un jour de s'engager parce qu'à Tamerzoukt, où il habitait, « *il n'y avait pas de travail* ». Au début de la Seconde Guerre mondiale, ils sont 90 000 Marocains à avoir rejoint, comme lui, l'armée française, pour échapper à la misère ou parce qu'ils avaient été désignés par le caïd. Hammou Moussik intègre les goums (2), ces unités d'infanterie légère, essentiellement composées de Berbères de l'Atlas et alors chargées de la sécurité intérieure. Personne ne le prévient qu'il devra peut-être partir au combat. En novembre 1942, le débarquement anglo-américain à Alger précipite les choses. L'Armée d'Afrique est levée. Le 2^e GTM (Groupe de Tabors marocains), dont Hammou Moussik fait partie, est envoyé au front. Ce sera l'une des uni-

PORTRAIT

UN HÉROS SI DISCRET

Il a libéré la Corse, débarqué en Provence, occupé l'Allemagne et combattu en Indochine. Hammou Moussik, 96 ans, marocain, a servi la France les armes à la main

PAR NATHALIE FUNÈS

La légende familiale dit qu'il est né au début du siècle dernier, le jour où les troupes coloniales françaises sont entrées dans le douar, là-haut, dans la région d'Azilal, au cœur du Moyen Atlas marocain. Et que, ce même jour, les militaires ont tué « Moh », son père, un Berbère opposé au régime du protectorat. Personne, dans la famille, ne sait exactement quand cela s'est passé. Hammou Moussik ne connaît pas sa date de naissance. C'est bien plus tard, en novembre 1941, quand il s'est engagé dans l'armée française, lui, le fils de résistant, que le médecin a décrété qu'il avait 23 ans. Il venait d'examiner ses dents. Sur sa carte d'identité, à la mention « né le », il est indiqué « 01-01-1918 ». Pour tous ceux, au Maroc, qui ont vu le jour avant la création de l'état-civil, on a décrété que leur anniversaire tomberait chaque 1^{er} janvier.

Hammou Moussik a aujourd'hui 96 ans. Peut-être plus, peut-être

tés d'infanterie les plus décorées de la Seconde Guerre mondiale. A l'hiver 1943, Hammou Moussik se retrouve dans les montagnes tunisiennes, face aux divisions allemandes, avec un attirail de fortune, une djellaba, de vieilles chaussures « dont les clous sortaient », un fusil qui date de la fin du XIX^e siècle (les fameux mousquetons Berthier), pratiquement rien à manger, « quelques morceaux de pain, un peu de pâtes ». C'est seulement pour le débarquement en Corse, quelques mois plus tard, que sa troupe recevra des Américains des équipements de « vrais soldats ». Un treillis, un casque, des gants, des boîtes de sardines...

« Les Alliés surnommaient les goumiers les sauvages en chemise de nuit, raconte Christophe Touron, ancien professeur d'histoire au lycée Lyautey de Casablanca et coauteur d'« Ana! Frères d'armes marocains dans les deux guerres mondiales » (Senso Unico). C'étaient des troupes de choc, souvent employées sur des terrains escarpés, pour des opérations de rupture de front, des combats difficiles. » Pour libérer Bastia, une fois débarqués en Corse, les goumiers passent par le col de Teghime. Douze heures de marche dans la nuit, sous la pluie, à glisser sur une terre détrempée, avec sur les

Jusqu'en juin 2015, France Télévisions diffuse « Frères d'armes », une collection de 50 portraits de héros célèbres ou inconnus, ayant combattu pour la France lors des deux guerres mondiales et racontés par des personnalités contemporaines. Initiée par l'historien Pascal Blanchard et le réalisateur Rachid Bouchareb, cette série va être enrichie par des expositions itinérantes en régions. A retrouver aussi sur le site Nouvelobs.com.



épaules une tente, une couverture, une pelle, un fusil. Certains doivent aussi se charger des caisses de munitions. Les mulets ne sont pas assez nombreux. Deux heures après leur arrivée, les Allemands commencent à bombarder. Hammou Moussik voit ses premiers morts. Il y en a 41 au sein du 2^e GTM. « A l'époque, on n'y faisait pas attention », dit-il. Après le débarquement en Provence, l'année suivante, les goumiers libèrent Marseille en surgissant des hauteurs de la ville, partent vers le nord-est, remontent la vallée du Rhône, tombent dans ce qu'on a appelé le « calvaire des Vosges ». L'hiver est l'un des plus froids du siècle. Le vent est glacial. La neige a tout envahi. Hammou Moussik y décroche une de ses médailles. Il « s'est particulièrement distingué au combat de Ramonchamp, le 8 octobre 1944, indiquant sa citation, contribuant par son action personnelle à la mise en fuite d'un détachement allemand et à la capture de sa mitrailleuse ». Il quitte les Vosges avec les pieds gelés, comme des dizaines de soldats marocains, et un arrêt d'un mois et demi dans un hôpital de Dijon.

Les combats de trop auront été ceux d'Indochine. « Cette guérilla, où l'ennemi surgissait de partout, derrière chaque coin d'arbre, chaque rizière,

où la chaleur humide vous prenait la tête en étouffant, où on ne pouvait boire que du vin, parce que l'eau, infestée d'amibes, vous tordait le ventre. Le Viêt-minh pousse les soldats marocains à abandonner une guerre coloniale qui, leur clame-t-il, n'est pas faite pour eux. Ils hurlent en arabe à travers des haut-parleurs, font passer des tracts. Des dizaines de goumiers désertent. « Là-bas, on a connu la misère », résume, laconiquement, Hammou Moussik. A son retour, il est « tellement fatigué » qu'il quitte l'armée, rejoint la police de Casablanca, et ne dit plus un mot sur ses batailles. Oublié en France, mal vu au Maroc pour avoir combattu au service de l'ancien pays colonisateur (3), il cache ses médailles. « J'étais adulte la première fois que je les ai vues », raconte Mohamed, son fils aîné, professeur d'arts plastiques à la retraite. Ce n'est qu'à la fin des années 1990 qu'il commencera à être invité aux cérémonies de commémoration et ce n'est qu'en 2007, un an après la sortie du film « Indigènes », de Rachid Bouchareb, que sa pension sera alignée sur celle des combattants français. Il touchait alors dix fois moins. « Beaucoup de goumiers, de spahis et de tirailleurs sont morts sans que leur retraite soit réévaluée et avec l'impression que la France les avait trahis », raconte Driss Maghraoui, professeur d'histoire et de relations internationales à l'université Al Akhawayn de Casablanca. 7000 soldats marocains ont été tués pendant la Seconde Guerre mondiale, 30 000 blessés et plus de 18 000 faits prisonniers. Quand ils partaient au front, les goumiers avaient l'habitude de chanter « Zidou l'goudem » (« Allez, en avant »). A la fin, la chanson disait : maintenant que vous avez combattu, « vous devez repartir chez vous ». ■

(1) Azilal, chef-lieu de la province du même nom, a été occupée par les troupes françaises en novembre 1916, ce qui placerait la date de naissance d'Hammou Moussik à cette époque.

(2) Hammou Moussik faisait partie du 60^e goum. En dehors des goums, répartis dans des Tabors, eux-mêmes réunis dans quatre Groupes de Tabors marocains (GTM), il y avait aussi quatre régiments de spahis (cavaliers) et dix régiments de tirailleurs (infanterie).

(3) Le protectorat français a duré de 1912 à 1956.



Après avoir débarqué à Ajaccio en septembre 1943, les goumiers marchent sur Bastia pour libérer le reste de la Corse